Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 70 (1931)

Heft: 27

Artikel: Une lutte héroïque sur un pré : (extrait de : "Monsieur Potterat se marie") : [1ère partie]

Autor: Vallotton, B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224000

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tant d'autres qui l'ont entouré, touché ou séduit un instant.

Or donc, il y avait en ce temps-là, sur les pentes de notre Montmartre, rue Fontaine-Saint-Georges, à peu près à mi-hauteur entre la rue Chaptal et la rue Mansard, du même côté que ces deux rues, une petite crèmerie, et, dans cette crèmerie, comme on pouvait s'y attendre, une crémière, mais qui était d'une beauté, d'une fière et charmante beauté qui dépassait toute attente. Son nom était Mme Chirade, et je ne pense pas qu'il soit indiscret de l'écrire. Où termine-t-elle sa vie aujourd'hui ? Je gage qu'elle est belle encore, tant étaient fermes et purs les traits de son visage et les lignes de son corps. Tout le monde l'admirait, et même la respectait : entre le *Moulin Rouge,* le *Rat mort* et la *Truie qui file,* Mme Chirade était une des gloires du Montmartre honnête.

Je l'avais vantée à Proust ; il voulut la voir. Je le conduisis rue Fontaine, et nous voici tous deux immobiles devant la boutique, plantés sur nos jambes et regardant vers l'intérieur. Mme Chirade allait, venait, occupée à servir les clients : ses avant-bras étaient pris dans cette sorte de fourreau blanc que portent les crémières, et sa robe noire, ses cheveux noirs, donnaient plus d'éclat encore à son visage. Je n'avais pas exagéré : elle était magnifique. J'entends encore la voix de Proust murmurant à mon oreille :

— Qu'elle est belle !

Et il ajouta, la littérature ne cessant guère de hanter nos esprits :

— Belle comme Salambô.

Puis après un silence, sans doute consacré à une courte et fervente admiration, nous reprîmes la promenade, un peu distraits, un peu songeurs, Marcel sensiblement travaillé par un désir, et il cherchait.

— Il faudra lui porter des fleurs, suggéra-t-il enfin.

Nous convînmes d'un jour et d'une heure. Ensemble nous sortîmes du lycée, esquivant les amis ; au bas de la rue Pigalle, une marchande vendait des roses, nous en achetâmes une brassée et nous montâmes vers la belle, un peu graves, pareils à des soldats qui se préparent à une difficile, dangereuse manœuvre. Quelques pas encore, nous voici au seuil de la boutique. Mme Chirade était là, debout près du comptoir, il restait à oser. Mon rôle à moi, je dois l'avouer, était modeste : j'intervenais comme guide, spectateur, ni les dangers, ni les espérances, ni les gloires de l'aventure n'étaient pour moi. Proust oserait-il ? J'en doutais. Il osa, et, bravement montrant son bouquet, marcha droit sur la déesse qui, tout de suite un peu surprise, le regardait, le laissait venir. Immobile sur le trottoir, les yeux grands ouverts et braqués, je surveillais l'événement. Je vis Proust aborder la Chirade. Dit-il un mot, balbutia-t-il une phrase? Je n'en sais rien, je me souviens seulement que je vis un sourire passer sur le visage féminin, et, en même temps qu'il souriait, ce beau visage faisait *non,* allant tout doucement mais bien fermement, de la droite à la gauche, de la gauche à la droite. Proust j'imagine, du regard sinon de la voix, insistait, et la belle Chirade, toujours souriante et décidée, fit un, deux, trois pas en avant, obligeant Proust à reculer d'autant. D'où j'étais, je ne voyais que son dos et, par-dessus son épaule, le papier blanc qui entourait les fleurs. Mais la belle Chirade, que ne voyait-elle pas; quel émouvant visage de chérubin déçu, affligé, désolé, suppliant; j'imagine les yeux tristes, les lèvres entr'ouvertes. D'ailleurs, il n'y avait pas de sévérité sur le visage de la Chirade ; il y avait même de la douceur, mais une douceur unie, hélas, à une extrême décision, et elle souriait et avançait toujours à petits pas comptés, inexorables, et Proust, pas à pas vaincu, fut bientôt sur le trottoir, près de moi penaud comme lui. Je pense qu'il est impossible d'être chassé plus gracieusement qu'il ne l'avait été.

Ici, mon souvenir se perd, s'évanouit. A vrai dire, je crois que toute matière manque soudain au souvenir. Qu'y eut-il entre nous ? A peine un mot, rien qu'un échange de regards peut-être. Notre audace défaite se changea en effroi, et une double panique nous rejeta vers nos maisons, Marcel portant toujours les fleurs inutiles.

UNE LUTTE HEROIQUE SUR UN PRÉ
(Extrait de: « Monsieur Potterat se marie. »)

LE lendemain, avant l'aurore, à l'heure troublante où la chauve-souris de son vol oblique et saccadé s'enfonce sous les bois, où les oiseaux étirent leurs ailes engourdies et s'essayent à de timides piaillements, des pas lourds retentirent dans les rues du village... Au fond des étables, recueillies, les vaches écoutaient. Puis elles soufflaient dans le fond de leur crèche ; surprises de la trouver vide, leurs yeux glauques fixés sur une solive du plafond, elles meuglaient timidement, comme honteuses de troubler le mystère de la nuit finissante. Dehors, une à une, sans enthousiasme, les poules sortaient des poulaillers et demeuraient immobiles, une patte en l'air, la crête inclinée sur l'oreille ; elles auraient volontiers sommeillé une petite heure encore, la tête sous l'aile, mais à Bioley-Orjulaz, comme dans le reste du canton, les coqs étaient inflexibles. L'un d'eux, en queue verte et gilet rouge, escalada vivement un fumier ; la tête de côté, il contempla la lueur grise, frangée de rose, posée sur la cime des montagnes, très loin. Battant des ailes, il poussa les kikerikis réglementaires auxquels ses collègues répondirent de partout, en salves bien espacées, les uns tout proches, les autres perdus dans quelque ferme isolée de la campagne...

Dans le demi-jour, des pas lourds retentissaient encore et de robustes gars, la faux sur l'épaule, le « covet » suspendu à la martingale du pantalon, s'interpellaient d'une voix endormie.

— Salut, Jules !

— Salut !... Salut !... veut faire bon faucher, ce matin !... Et où vas-tu, comme ça ?...

— Oh ! toujoû au même coin ! On se croyait de l'exterminer hier au soir qu'on s'est encouragé jusqu'à passé huit heures, mais rien de fait !... Malheureux !... L'herbe est versée qu'on jurerait qu'on y a passé le rouleau dessus. Comme ça on n'a rien d'avance et les andains vont tout de trabzingue !... Ça donne soif rien que d'y penser...

...On avait éveillé Potterat à quatre heures. Il avait bien essayé de se rendormir, et par deux fois, mais des poings vigoureux avaient mené un tel tapage, derrière sa porte, qu'il avait bien fallu se lever.

Se lever!... C'était toujours pour Potterat une opération désagréable. Il adorait s'attarder sous les couvertures, la tête un peu lourde, la pensée engourdie.

Suffisamment endormi pour se laisser emporter sur l'aile de son imagination, et suffisamment éveillé pour savourer ses songes à l'égal d'une réalité, il faisait alors des rêves où il arrêtait les criminels les plus dangereux, après des tours de force de sagacité, et où il éteignait des incendies, tout seul, après avoir sauvé tous les locataires de tous les étages... Ensuite venait l'heure douloureuse !... Certes ! Potterat détestait, au saut du lit, le contact rugueux et froid du plancher, la sensation de l'éponge glacée promenée sur la figure et il retardait, dans la mesure compatible avec sa profession, l'instant d'abandonner les draps tièdes pour gagner la cuvette. Sa joie, aux jours de liberté, était de se lever à neuf heures et de se raser longuement... Mais il fallait changer de linge ! Encore un mauvais moment, ce premier contact avec une chemise hostile, durement empesée, rebelle à épouser la rotondité du commissaire et bombée sur la poitrine, comme une cuirasse... Un mauvais moment encore lorsqu'il fallait se retourner les ongles à introduire dans des boutonnières trop petites des boutons trop grands... Pourtant, à neuf heures, cela passait encore. Mais livrer bataille au point du jour, au moment même où Potterat se réjouissait, dans sa retraite, d'oublier tout un passé néfaste, c'était dur ! Quatre heures !... Il sonnait quatre heures au clocher de Bioley-Orjulaz !...

Potterat, du coup, songea à la Suzette. Et il sentit croître sa résolution de se débarrasser de sa ferme. Il se prépara cependant à soutenir la lutte à laquelle on l'avait provoqué.

Les faucheurs avançaient d'un mouvement lent des talons, laissant derrière eux, sur le gazon tondu ras, deux petits chemins parallèles. Au milieu d'eux, Potterat travaillait ferme.

Les oiseaux s'égosillaient dans les branches ; au bord du ruisseau, un pic, vêtu de rouge et de gris, frappait à coups précipités le tronc d'un noyer vermoulu. De tous les prés montait le bruit des molettes passées sur le tranchant des faux, le rythme berceur des herbes coupées où les grandes marguerites, la sauge bleue, le sainfoin rose, les hauts épis à tête vide, le serpolet parfumé se mêlaient fraternellement... Devant l'invasion lente des faucheurs, tout un petit peuple — insectes à longues jambes, scarabées en corsage d'azur, cailles, alouettes entourées de leurs petits inquiets, campagnols à l'œil vif, au museau pointu, hérissons tout à l'heure endormis en boule, dans la rosée — s'enfuyait vers les aubépines de la haie, dans un froissement d'herbes écartées. Les papillons voltigeaient sans y rien comprendre et un hanneton attardé essayait pataudement, bourdonnant et ahuri, de gravir une scabieuse pour prendre son vol.

Mille souvenirs de sa jeuness campagnarde renaissaient en Potterat. Comme ses compagnons, il avait mis bas veste et gilet. Epanoui dans son pantalon qui lui montait presque jusqu'aux aisselles, les manches retroussées jusqu'aux coudes sur des bras un peu trop blancs pour un paysan, mais solidement musclés, il suivait ses partenaires sans perdre un centimètre. Noverraz, son fils Gustave, le dragon, le Dzozet, avaient beau se retourner en aiguisant leur faux. Potterat, ferme au poste, aiguisait la sienne d'un geste large. Et pourtant, il fauchait sans se presser, balançant son buste à droite, puis de droite à gauche, en un mouvement majestueux. C'est qu'il avait une façon de poser sur le sol le talon de sa faux et de « mordre » l'herbe, qui humiliait Noverraz lui-même. Avec celà, le coup était net, l'andain régulier et l'on ne voyait nulle part, sur le pré tondu, de touffes oubliées ou d'escaliers trahissant le débutant.

Noverraz n'en revenait pas. Il se demandait même s'il n'allait pas à fin contraire du but qu'il poursuivait, si Potterat n'allait pas s'enthousiasmer pour les travaux de la campagne. Tout en remontant la longueur du pré, l'andain terminé, il disait :

—Il ne faut pas venir nous raconter que vous n'avez pas tenu une faux depuis trente ans. Je commence à me penser que c'est vous qui fauchez l'herbe sur la place de la Riponne, à Lausanne.

Et Potterat ripostait :

— Je vous avais bien dit !... A Bioley-Orjulaz, vous ne savez pas faucher !... Vous massacrez l'ouvrage... La dernière fois que j'ai tenu une faux, c'était en mil huit cent septante et deux, à Thierrens, et depuis, je n'en ai plus point retouché !

Potterat altérait quelque peu la vérité, car il allait parfois, l'été, lorsqu'il avait un congé, à Belmont, au temps des foins, pour donner un coup de main à un cousin. A l'inexactitude, il ajoutait la raillerie :

— Que non !... je me trompe ! J'ai fauché une fois le macaroni au Tessin et fait les regains dans le port d'Ouchy... A part ça, c'est tout !...

L'andain recommencé, il s'écria soudain :

— Charrette !... c'est pas la peine !... poison de bêtes ! Je payerais bien huitante centimes et un kilo de prunes au gaillard qui trouvera moyen d'empoisonner les derbons et les fourmis. Aller travailler avec tous ces monticules.

— Pardi ! vous fauchez seulement trop ras ! Faites comme le fils au juge qui mène sa faux si tellement haut qu'il bède les fourmilières.

— Ma foi !... au catéchisme, ils devraient bien nous expliquer à quoi ça sert, toutes ces vermines !

— Ils devraient bien nous dire aussi pourquoi il fait une tiède pareille aujourd'hui !... Ma chemise est déjà toute fine trempe...

Malgré les apparences, et l'ardeur du premier zèle tombé, Potterat n'en menait pas large. Il tenait tête à ses adversaires, sans doute, mais dans un raidissement de toute sa volonté. Il fondait sous le soleil, littéralement, à se croire sous un jet d'eau. Deux fois, déjà, il avait resserré la martingale de son pantalon, et pourtant il avait l'impression de flotter dans ses vêtements. Tout d'abord il en plaisanta à part lui : « Ma foi !... si ça continue, je veux demander une réduction sur mon billet de retour, puisque je pèserai moitié moins qu'à l'aller... »

Mais le supplice n'en était qu'à son début.

(A suivre). *B. Vallotton.*

Une bonne mémoire. — Les époux Bobinot plaident en divorce et ont fait assigner au procès un vieil ami de la famille à titre de témoin de moralité.

— Vous connaissez les époux Bobinot ? demande le juge enquêteur.

— Parfaitement.

— Etes-vous à même de nous dire depuis quelle date ont commencé les ennuis entre les époux ?

— Oui.

— Alors, depuis quand ?

— Depuis quinze ans.

— Comment depuis quinze ans, c'est impossible !

— Je vous demande pardon, j'en suis sûr, j'étais témoin à leur mariage.

LA MÈRE 26

Roman inédit.

Buté, Paul secouait la tête comme un enfant qui s'obstine, mais Jeanne savait déjà qu'elle le convaincrait peu à peu.

— Nous parlerons de ta chère morte, reprit-elle.

— Non, non, jamais, jamais.

— Pourquoi donc ? Au contraire, Paulet, il faut en parler. Maman te dira tout ce qu'elle peut dire.

Se tournant, vers Pierre Dubois, Jeanne ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur, vous voulez bien ?

Silencieux, indécis, Paul se laissait bercer par cette chanson de paroles douces. Il ne luttait plus, mais n'avouait pas encore sa défaite. Mme Berger pleurait, assise à l'écart. Pierre Dubois réfléchissait. En une heure, son égoïsme d'homme fort avait subi de successifs assauts. Maintenant, il commençait à entrevoir cet axiome indiscutable. L'effet du geste se propage par ondes circulaires, comme le choc d'une pierre tombant dans l'eau. Les intimes, les proches subissent fortement les résultats immédiats, matériels ou moraux, tandis que les indifférents, les étrangers éprouvent, tout au plus, quelques répercussions affaiblies. Cette vérité, Pierre Dubois ne l'ignorait certainement pas, mais il avait toujours feint de la méconnaître et passé à côté, sans l'honorer d'aucune attention, afin de jouer avec plus de brutale franchise le jeu de sa vie personnelle.

Ainsi, l'abus lointain d'un droit séculaire, mais inique, sanctionné par l'égoïsme masculin seulement, bouleversait, après de longues années, l'existence d'êtres innocents et compromettait leur bonheur.

Paul se dressa debout et, prenant la main de Jeanne :

— Pauvre Jeannette, fit-il avec un sourire de bébé repentant, pauvre bonne Jeannette. Tout cela m'a brisé. A quoi suis-je bon, maintenant ?

— A être aimé, d'abord... à m'aimer ensuite. C'est bien quelque chose...

Et, envisageant déjà l'avenir avec le superbe optimisme d'un amour sain, et d'une âme robuste, elle voulut parler de leur prochain mariage, hâté si possible et suivi d'un prompt départ. Elle avait des projets, un plan. Quoique profondément chagrinée de quitter le pays, elle riait, cherchant à ramener quelque gaîté dans ce salon devenu morose. Mais Pierre Dubois ne s'y trompa guère. Et très calme, très décidé, il interrompit ce babil :

— Non, Jeanne, non, ma fille. Ça ne vaut rien, moins que rien. Vous resterez tous deux, tous trois. Pourquoi partir ? Je ne veux pas jeter le désarroi parmi vous.

— Mais, observa Jeanne, si Paul préfère...

— Laissez-moi dire, Paul n'a aucune raison de préférer. Ce pays n'a pour lui que de bons souvenirs. Quant aux indiscrétions possibles de Porchard, elles importent peu.

Paul murmura :

— C'est un mauvais sire.

— D'accord. Cependant, il n'est pas bête et j'imagine qu'il ne tiendra pas à se créer volontairement des ennemis. Et puis, encore un coup, je n'ai pas à rougir de ce que j'ai fait. Toi non plus, par conséquent.

Ces paroles un peu dures, écho d'un irréductible orgueil, froissèrent Paul qui voulut répondre. Son père ne lui en laissa pas le loisir et continua sans vouloir remarquer l'effet produit.

— Peut-être aurais-je dû te raconter les faits afin d'éviter le choc? J'ai cru mieux agir en me taisant. J'ai voulu nous éviter, à tous deux, une heure mauvaise. Tu ne peux me juger. Plus tard, comme dit Jeanne, peut-être pourras-tu comprendre. Donc, c'est moi qui dois partir. Non, non, inutile d'insister. C'est décidé. Je cède la place. Ne suis-je pas l'étranger, ici ?

La dernière phrase sonna si tristement que Paul, malgré tout, se sentit ému. Il y avait dans ces quelques mots, le *de profundis* d'une illusion défunte, l'avortement d'un projet, d'un rêve de vieillesse. Et la résignation de l'homme déçu était vraiment lugubre.

Il comprenait mieux que Paul lui-même combien ce garçon souffrirait loin du pays aimé. Les attaches qui retenaient cette âme troublée et sensitive au sol où elle avait vécu, aimé, souffert, étaient autrement solides que les liens très légers dont Pierre avait parfois senti l'étreinte, lorsque, à certaines heures, rares, mais douloureuses, le regret de l'Europe, de Paris, de Lausanne même, l'assaillait en son bureau de la IIIe Avenue. L'exil serait une douleur insupportable pour cet être sans volonté ! Et Pierre Dubois, ne voulant pas imposer une telle souffrance, affirma son intenion de partir.

— Jeanne te convaincra sans peine, dit-il. Vous resterez. Aussi bien que ferais-je ici ? C'était un caprice, vois-tu Je ne saurais m'habituer au repos. Il me faut une vie active, remuante. La contemplation et le rêve ne me conviennent guère. Oh ! je ne dis pas cela pour toi. Je constate ; ni plus, ni moins. Or, comme je ne peux m'occuper ici, je retourne en Amérique.

Il s'interrompit pendant quelques secondes et conclut ensuite comme pour prévenir une insistance polie, mais peu sincère, qui l'eût peut-être engagé à demeurer.

— Voyez-vous, nous n'avons pas la même conception de l'existence. Un jour ou l'autre, nous nous heurterions, et le passé surgirait alors, de nouveau, inoubliable pour les deux, mais de façons différentes. Je ne saurais transiger.

— Je ne pourrais oublier.

— Tu es le fils. J'étais le mari.

Sa voix était devenue si sombre, son visage si grave que Jeanne en fut peinée ; mais elle comprit aussi que la séparation était nécessaire, momentanément du moins. Sans user de phrases hypocrites pour le retenir, elle vint à son beau-père sincèrement, la main tendue :

— Ces choses sont au-dessus de nous. Le temps les apaisera et vous nous reviendrez.

— J'en doute, mon enfant, mais je te remercie.

Alors, Mme Berger, qui se ressaisissait en l'atmosphère apaisée, eut une idée heureuse :

— Plus tard, pourquoi pas, mon ami ? Dans quelques années, lorsque, autour de nous, s'égaieront de petits visages nouveaux, ne soupçonnant rien, ne demandant rien...

Le banquier sourit.

— ...Et qui, ne sachant rien, dit-il, non sans quelque amertume, n'auront point peur d'un vieux grand-père, n'est-ce pas ?

FIN.

Prosper Meunier.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, reprise du film qui fut la révlation du cinéma parlant allemand : **L'Ange Bleu.** Joseph von Sternberg a véritablement réussi un chef-d'œuvre en mettant en scène « Der blaue Engel », tiré de la fameuse nouvelle de Heinrich Mann, « Der Professor Unrath ». Ce film qui depuis huit mois tient l'affiche au cinéma des Ursulines à Paris, est une œuvre magnifique, d'une profonde humanité et d'une rare justesse d'observation. Emil Jannings a fait du rôle du professeur Rath sa plus belle création. Quant à Marlène Dietrich, elle est tout simplement admirable d'intelligence et de sensualité féminine dans le rôle de Lola, chanteuse cascadeuse de « L'Ange Bleu », café-concert d'une ville maritime. Au programme, les actualités parlantes Fox Movietone et un complément « La Noce ».

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

SELLERIE
Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés
E. BALMAT
Place du Tunnel, 11
LAUSANNE

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez
DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE